24 images

24 iMAGES

Vue panoramique

Number 78-79, September-October 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24307ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print) 1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1995). Review of [Vue panoramique]. 24 images, (78-79), 90-94.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

vuepanoramique

Une sélection des films sortis en salle à Montréal

Ont collaboré:

Philippe Gajan — P.G. Marcel Jean — M.J. Gabriel Landry — G.L. Yves Rousseau — Y.R.

BATMAN FOREVER

Dans la fabrication d'un «blockbuster» d'été, il importe que chacun dans le public puisse se raccrocher à deux ou trois trucs, des aspects qui le font vraiment fantasmer, en dépit des minutes d'attente entre les bonnes scènes. Dans *Batman Forever*, ces moments de grâce sont pour moi le Riddler et Alfred, la séquence d'essorage et, très modestement, le personnage féminin (puisque Sugar et Spice sont réduites aux utilités). Jugement plus mitigé en ce qui concerne les méchants: Tommy Lee Jones, qui aurait besoin de vacances, pique la même crise d'hystérie tout au long du film. Le personnage de son acolyte est plus complexe

Tommy Lee Jones et Jim Carrey.



et transcende costume et maquillage. Jim Carrey occupe une place unique dans le cinéma américain, celle d'un corps fou, totalement imprévisible, fascinant à voir bouger comme l'était John Belushi. Tout comme ce dernier dans 1941, le Riddler de Jim Carrey est laissé à lui-même par le réalisateur Schumacher, ce qui est une bonne décision. D'ailleurs, avait-il vraiment le choix? Et qui fera Bruce Wayne dans le prochain *Batman*?

Mais laissons les énigmes au Riddler et revenons à nos chauves-souris. *Batman Forever* surfe sur la vague du succès des prédécesseurs, ressemble de plus en plus à tous les

autres storyboards animés que l'on trouve sur nos écrans — monté ensuite démocratiquement, à l'américaine, à coup de «screen tests» —, et Gotham City à un pinball fluo où la direction artistique prime sur la mise en scène et les personnages. Le personnage de la psy est chargé d'exprimer l'inévitable discours sur la double personnalité. Ses dialogues sonnent comme des répliques de sitcom, pondues par une équipe de scripteurs qui ont dû écrire en catastrophe pour combler les trous entre les morceaux de bravoure, comme la mémorable scène, totalement inepte, n'ayant pour ambition que de faire vendre des «bat boats» aux enfants.

On rêve de ce qu'aurait fait Tim Burton avec la scène où la famille du futur Robin est exterminée par Two-Face pendant la représentation d'un cirque. Parlant de Burton, on ne saurait tout de même pas lui reprocher de passer le chapeau avec *Batman Forever* si c'est pour financer d'autres films aussi sublimes qu'*Ed Wood*. (É.-U. 1995. Ré.: Joel Schumacher. Int.: Val Kilmer, Tommy Lee Jones, Jim Carrey, Nicole Kidman, Chris O'Donnell.) 122 min. Dist.: Warner. — Y.R.

LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS

Le succès commercial monstre de *Delicatessen*, leur premier film, a rendu possible la «confection» plus coûteuse de cette *Cité des enfants perdus*, dont Jeunet et Caro avaient conçu l'idée il y a quelque cinq ans, alors qu'ils n'avaient commis ensemble que quelques courts métrages. Le tandem n'a voulu rien négliger: casting, costumes (de Jean-Paul Gaultier), décors, la grosse affaire, on sait que

ça coûte cher, au départ. Il arrive, hélas, que ça soit encore plus cher (payé) en bout de ligne: un budget considérable ne prive ses bénéficiaires d'aucun moyen technique, très bien (ici: 3D, 2D, animation, motion control), mais une tonne d'effets spéciaux peut peser de tout son poids. Cette cité finit donc par craquer sur ses bases, même si de nombreuses (mais brèves) scènes emportent l'adhésion par un

sens du loufoque et du bizarroïde qui caractérisait également la meilleure part de Delicatessen. Le comique sourd d'un hyperréalisme cauchemardesque et poisseux, sous l'éclairage duquel la faune impossible du glauque phalanstère y va de ses numéros de cirque ambulant. Mais le film finit par trop miser sur cette galerie hétéroclite de personnages invraisemblables, clones, naine, sœurs siamoises, croque-mitaines, qui divertissent, étourdissent, multiplient les moues et les poses, à telle enseigne qu'on se demande quelle partie se joue dans cet ahurissant manège. Tout se passe comme si l'efficace et le rapide de la mise en scène, ici, avaient fait bon marché du scénario, cette histoire de vieil ogre qui dévore non la chair de ses victimes, mais leurs songes. Distribution et décors mis à part, il s'en est fallu de peu que cette cité aux enfants perdus perde également tout intérêt. (Fr. 1995. Ré: Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro. Int: Ron Perlman, Daniel Emilfork, Judith Vittet, Dominique Pinon, Jean-Claude Dreyfus, Geneviève Brunet, Odile Mallet, Rufus.) 112 min. Dist.: Alliance. - G.L.



CONGO

Première constatation, le film déroge à quelques règles immuables du genre. Ni vedette (mais où est donc passé Harrison Ford?), ni surtout personnage charismatique auquel le spectateur est censé s'identifier (on veut Indy). Cinq rôles se partagent le premier plan: un primatologue innocent, un primate parlant, une amazone scientifique, un baroudeur blasé, et enfin un chercheur de trésors. Chacun habite le film avec ses compétences, ni plus ni moins, et le moins que l'on puisse dire c'est qu'aucun n'arrive à percer l'écran. L'utilisation d'un héros démulti-

plié semble prendre acte d'une société où la spécialisation à outrance règne en maître.

C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer la relative lenteur qui habite la première partie du film durant laquelle Congo fait feu de tout bois (quel paradoxe) sur des sujets aussi divers que l'argent, la science, et les politiques africaines (traitées avec une légèreté et un mépris inadmissibles). La science surtout, et il faut chercher là les préoccupations de Michael Crichton, l'auteur du roman dont le film est tiré. De la réalité virtuelle aux gadgets de télécommunication les plus perfectionnés, Congo nous invite à un incroyable déballage. Quant à la deuxième partie, elle cède la place à l'aventure proprement dite, c'est-à-dire à la recherche d'une mine de diamants jalousement gardée par une tribu de singes belliqueux. Et c'est alors un feu d'artifice d'effets spéciaux (et notamment une superbe irruption volcanique) qui tient en haleine le spectateur jusqu'au bout.

Nature contre technologie, humanisme contre cupidité, les thèmes chers à l'auteur de *Jurassic Park* sont une nouvelle fois au centre de la problématique. Un atout majeur cependant par rapport au film de Spielberg: ni les effets spéciaux ni la tentative de cibler un public tous azimuts ne font de l'ombre à l'histoire qui tient le haut du pavé. Hormis cette bonne nouvelle, rien de nouveau sous le ciel hollywoodien: la structure du film est très classique, le méchant sera puni et les bons récompensés. (É.-U. 1995. Ré.: Frank Marshall. Int.: Dylan Walsh, Laura Linney, Ernie Hudson, Grant Heslov, Joe Don Baker, Tim Curry.) 110 min. Dist.: Paramount. — **P.G.**

Dylan Walsh.



CRIMSON TIDE

Voici que l'inévitable Tony Scott nous refait le coup de *Top Gun*, avec une ode aux courbes gracieuses qui font la beauté du matériel militaire. Il faut voir la sensualité avec laquelle le publiciste officiel du Pentagone filme la lente pénétration du sous-marin dans l'élément aquatique,

Denzel Washington et Gene Hackman.



pour prendre la réelle mesure de son talent. Tony Scott est un cinéaste érotique, mais il bande sur l'acier inoxydable et le chrome des canons.

Quant au reste, Denzel Washington et Gene Hackman campent deux officiers que tout oppose, hormis leur

> indéfectible patriotisme. Les deux hommes sont envoyés en mission, à bord d'un sous-marin, alors que le monde est au bord de la crise par la faute d'une bande d'ultranationalistes russes. Lorsqu'un message tronqué leur parvient de l'état-major, les officiers ont des réactions diamétralement opposées. Hackman voudrait lancer les bombes, tandis que Washington souhaiterait qu'on répare la radio. Qui a tort? Qui a raison? Le scénario privilégie le modéré jusqu'à ce qu'une finale couillonne vienne réhabiliter tout le monde, sous la bannière étoilée qui bat au vent de Pearl Harbor. Et comme si ce n'était pas assez, un court texte vient préciser qu'à partir de la fin de l'an prochain, les commandants des sous-marins nucléaires n'auront plus le pouvoir de laisser partir les bombes. Le Président fera ça lui-même. Après deux heures d'angoisse, nous voilà rassurés! (É.-U. 1995. Ré.: Tony Scott. Int.: Denzel Washington, Gene Hackman.) 113 min. Dist.: Hollywood Pictures. - M.J.

JOHNNY MNEMONIC

Tracy Tweed, Udo Kier et Falconer Abraham.



Avant c'était plus simple: il y avait les films de l'ère préclip (les antéclips) et les films clip. Maintenant il y a le postclip. Ces films puisent à fond dans tous les types d'images possibles et suivent la recette qui dit «hachez fin». Johnny Mnemonic tient donc autant de la bande dessinée que de la «réalité virtuelle», du dessin animé que des jeux vidéos. Le scénario emprunte d'ailleurs à ces jeux une progression linéaire des rencontres et des épreuves qui jalonnent le parcours du héros. Johnny, qui a loué sa mémoire au diable pour quelques misérables deniers, se retrouve fort dépourvu quand sa tête devient le principal enjeu économique de la planète et qu'il a perdu ses souvenirs d'enfance. Le futur proche décrit dans le film est un mélange parfois plausible de haute technologie et de bricolage dans lequel les interprètes ne semblent pas très à l'aise. À part Johnny, les personnages ne sont que des vignettes qui apparaissent et disparaissent dans une indifférence presque totale. C'est à se demander pourquoi on a engagé des acteurs pour ce film puisque les meilleurs aspects relèvent de l'infographie. Il faut dire qu'avec son sujet, Johnny Mnemonic est un parfait prétexte à l'intégration d'effets graphiques générés par ordinateurs.

On aura compris que malgré la réputation et les intentions fort généreuses du scénariste William Gibson, ce n'est pas l'histoire ni les personnages qui nous captent. En effet, le fameux SAN, dont Johnny transporte la formule du remède, n'est qu'un MacGuffin hypertrophié et le terrible consortium pharmaceutique n'est qu'un tigre virtuel. (É.-U. 1995. Ré.: Robert Longo. Int.: Keanu Reeves, Dolph Lundgren, Ice-T, Henri Rollins, Dina Meyer.) 100 min. Dist.: Alliance. — Y.R.

POCAHONTAS

Après le méga-succès de The Lion King, on attendait avec intérêt le nouveau long métrage d'animation des studios Disney. C'est que The Lion King permettait à Disney de renouer avec la meilleure veine de son style, c'est-à-dire avec une clarté graphique et une élégance du mouvement plutôt malmenées dans des productions récentes comme Aladdin et The Little Mermaid. Malheureusement, Pocabontas n'est pas de la trempe de The Lion King. Un scénario dramatiquement faible, une imagerie sulpicienne, des airs fades composés par le très oscarisé Alan Menken, voilà autant de raisons qui expliquent l'échec artistique du film. On ne trouve pas ici la solide caractérisation des personnages qui fait habituellement la force des productions Disney. Hormis un petit raton laveur espiègle, les personnages secondaires ne parviennent pas à s'imposer, tandis que le héros, John Smith, est aussi pâle que son nom l'indique. Reste donc la princesse Pocahontas,

au naturel attachant mais sérieusement handicapée par un look de poupée sans intérêt. Ainsi, engoncé dans un naturalisme plat, le film ne parvient jamais à être autre chose que le récit des amourettes d'une Barbie indigène et d'un Ken insignifiant. Quant au révisionnisme historique qui domine l'ensemble (les Blancs et les autochtones apprennent à se comprendre et ne se feront pas la guerre) il relève de l'opportunisme le plus puant. Bien sûr, on n'attendra pas d'un film d'animation sorti des studios Disney qu'il nous offre autre chose qu'une morale humaniste ultraconservatrice. Mais, avec Pocabontas, on ne se contente pas de transposer cette morale dans un monde imaginaire (comme dans The Lion King ou The Beauty and the Beast), on s'applique plutôt à réécrire l'Histoire à la lumière de cette morale. C'est aller un cran trop loin. (É.-U. 1995. Ré.: Mike Gabriel et Eric Goldberg.) 81 min. Dist.: Buena Vista. - M.J.

IL POSTINO

Il Postino est apparenté au genre mélancolique, drôle et tendre dont Cinéma Paradiso serait l'archétype: l'évocation d'un passé révolu conjugué sur le mode de l'innocence perdue. Sur une petite île au large de Naples, une vie immuable, où l'on est pêcheur de père en fils, poursuit son cours, rythmée par les promesses électorales non tenues. L'arrivée du poète chilien communiste Pablo Neruda constitue un événement de taille, particulièrement pour Mario, engagé pour porter le courrier dans la villa d'exil du grand homme.

Dès lors débute l'initiation de cet homme, son éveil à la beauté au travers de la poésie de Neruda. De la première surprise de celui qui faisait des métaphores sans le savoir à cette très belle scène où, après le départ du poète, il enregistre à l'aide d'un microphone les bruits des merveilles de son île (y compris le «silence» de la nuit); de la séduction de la belle Béatrice avec les poèmes de Neruda (ni celle de Dante dont il calligraphie soigneusement l'orthographe, ni celle de d'Annunzio, mais la sienne) à son engagement sincère auprès des communistes. Mario s'ouvre progressivement, affine sa sensibilité et mesure la distance qui le sépare des autres insulaires. En découvrant les mots, il

Massimo Troisi et Philippe Noiret.



PHOTO STAR

"Nous servons l'industrie du cinéma depuis maintenant 7ans!"

- SERVICE DÉVELOPPEMENT PHOTOS COULEUR 1H
- FILMS COULEUR, NOIR ET BLANC, DIAPOSITIVES
- AFFICHES, LAMINAGES, ENCADREMENTS
- **■** PHOTOS PASSEPORT
- PHOTOS CARTE SOLEIL
- PHOTOCOPIES, CARTES POSTALES, CARTES DE SOUHAITS

4306, RUE ST-DENIS MONTRÉAL, QC H2J 2K8 Tél.: 845-1027 découvre la vie cachée décrite par la poésie et semble sortir du brouillard qui masquait son regard. Apprendre à dire pour apprendre à voir, mais aussi l'inverse, tel est le secret que Neruda lui lègue.

Si la nostalgie imprègne tout le film, et on regrette des scènes comme le retour du poète après la mort de Mario, désormais élevé au rang de fils spirituel, c'est à l'extraordinaire interprétation de Massimo Troisi, à qui le film est dédié, que l'on doit de ne pas sombrer dans le plus pur mélodrame. Campant un Mario plein de candeur, le grand acteur italien maintient constamment le film sur une corde raide, jouant avec une impressionnante virtuosité de toute la gamme des émotions. *Il Postino* est son histoire mais aussi, hélas, son testament. (It.-Fr. 1994. Ré.: Michael Radford. Int.: Massimo Troisi, Philippe Noiret, Maria Grazia Cucinotta, Linda Moretti.)108 min. Dist.: Alliance. — **P.G.**

WHEN NIGHT IS FALLING

Patricia Rozema évolue dans un monde manichéen: d'un côté, le monde du collège calviniste, pesant, étroit d'esprit, soumis à des règles séculaires et inamovibles; de l'autre le monde du cirque, aérien, ouvert et sans cesse en mouvement. Dans When Night is Falling, beaucoup plus que l'homosexualité féminine, c'est le passage d'un monde à l'autre qu'expérimente la cinéaste à travers le per-

ble réflexion ancrée dans la société actuelle. La présence de nombreux symboles puisés dans la mythologie grécolatine et utilisés au premier degré (la flèche de Cupidon, le vol d'Icare) ajoute au sentiment de vide que crée le film. Le schéma par trop simpliste déconnecte assurément un spectateur que l'on aimerait croire plus adulte que ne le suggère le regard de Patricia Rozema.

C'est là sans doute qu'il faut voir le côté le plus désespérant de *When Night is Falling*. Le propos de la cinéaste semble toujours en retrait comme si elle ne souhaitait pas choquer un public imaginaire issu d'une société puritaine qui a subi pourtant bien d'autres coups de boutoir. Film éducatif, qui par sa forme didactique proche d'une démonstration mathématique, dément constamment son propos d'ode à la liberté, il est pour tout dire ana-

chronique.

Il faut pourtant souligner les qualités esthétiques et la remarquable direction d'actrices. Mais à trop vouloir mettre en avant la sensibilité des images et des personnages, la cinéaste n'a abouti qu'à rehausser l'aspect cliché d'un film qui se livre immédiatement. Quand Camille perd son chien, «l'être qu'elle aime le plus au monde» et qu'elle se confie à Petra, l'artiste de cirque par qui le salut (et le scandale) arrive, la cause est entendue. Et l'on aurait aimé alors qu'un second degré s'immisce pour nous permettre d'y croire.

Car l'univers romantique dans lequel s'évadent peu à peu les deux jeunes femmes

s'oppose à des monolithes beaucoup plus qu'à la réalité. À l'image du révérend ou encore l'amant de la belle, aucun des adversaires ne saurait justifier un quelconque drame. Ces laissés-pour-compte du conte de fées mythologique de Rozema ne sont pas assez humains pour nous apitoyer. (Can. 1994. Ré.: Patricia Rozema. Int.: Pascale Bussières, Rachael Crawford, Henry Czerny, Don McKellar.) 93 min. Dist.: Alliance. — **P.G.**

Rachael Crawford et Pascale Bussières.



sonnage de Camille, professeur de mythologie et pressentie comme demi-aumônier de l'établissement dans lequel elle enseigne.

C'est un peu comme si l'on assistait à une tentative de déterrer le vénérable conflit Passion contre Raison à l'aide des armes de la métaphore. Tentative maladroite et terriblement académique qui s'apparente plus au règlement de comptes de la réalisatrice avec elle-même qu'à une vérita-

24 IMAGES A DÉJÀ RENDU COMPTE DE:

AMATEUR (N° 73-74)

LA PARTIE D'ÉCHECS (N° 75 P.35)

PETITS APPANGEMENTS AVEC LES MODES (N° 75)